REVERIES.

XL

Le prétendu de mademoiselle Z X nous écrit. Il n'est pas content de nous, et il ne nous cache pas ses sentiments. Il nous entreprend au sujet de notre dernière *Réverie*.

"Vous avez manqué, nous dit-il, une excellente occasion de vous taire; car vous n'ignorez pas que si la parole est d'argent, le silence est d'or.

"Bien que les hivers aient neigé sur votre tête, vous êtes intervenu comme un jeune étourneau dans notre querelle, que vous avez envenimée et rendue aiguë de latente qu'elle était.

"Dès que ma fiancée a reçu votre article, elle s'est empressée de me le mettre sous le nez, en me disant d'un tonnerre : "Lisez ce petit sermon !"

"Je l'ai lu, monsieur, et je vous dirai que mon plaisir a été très [illegible]

"Que vous êtes dur ! V[illegible] jamais été jeune ? Si [illegible] avez donc vous avez l'air de [illegible] vous l'avez été, vos fredaines, [illegible] rétrecir amèrement pardonner. [illegible] Vouloir vous les faire imiter [illegible] blâmant ceux qui vous croient [illegible] vous ne permettrez de la [illegible] que vous en avez, vous aussi, sur [illegible] conscience, une série plus ou moins [illegible].

"Or, le souvenir de nos fautes devrait nous rendre indulgent pour celles des autres. Vous, vous ne l'êtes pas du tout, indulgent. Vous êtes, au contraire d'une sévérité féroce à vous faire prendre pour un moine de l'inquisition.

"On les connaît, ces austères moralistes ! Ils montrent la paille dans les yeux de leurs semblables, afin que l'on ne découvre pas la poutre dans les leurs.

"Ma fiancée, que vous avez transformée en furie, m'a menacé de me flanquer à la porte, si je ne mettais pas tout de suite un terme à ce qu'elle appelle, à votre exemple, mes orgies. C'est le commentaire peu aimable pour moi dont elle a fait suivre votre article, qui semble être devenu son bréviaire.

"Ah ! si, à ce moment là, vos oreilles s'étaient trouvées à portée de mon indignation, elles en auraient entendues de belles !.....

"J'espère que vous me saurez gré de la modération que je mets dans ma lettre. Après tout, dans ma trop légitime colère, je n'oublie pas le respect que l'on doit à votre âge et à vos infirmités..... si vous en avez.

"Mais, Dieu me pardonne ! si les cheveux blancs veulent qu'on les respecte, ils devraient bien commencer par le faire eux-mêmes !

"J'ai eu toutes les peines du monde à ramener au calme ma fiancée qui me présentait votre article comme un ultimatum, et le brandissait comme un étendard.

"J'ai dû, sur mon honneur, lui promettre de rompre immédiatement avec mes compagnons de plaisir et de rapprocher la date de notre mariage; j'ai même dû lui promettre tout cela par écrit, ne croyant plus à ma parole, sous prétexte que j'en avais abusé.

"Vous auriez tort de vous attendre à être invité à la noce, bien qu'en définitive votre intervention n'ait fait que hâter l'événement. Je vous pardonnerai difficilement d'avoir fait irruption dans ma vie, de m'avoir arraché à mes douces habitudes qui, après tout, sont celles de toute notre jeunesse louisianaise, et d'avoir donné à ma fiancée des conseils qui ont aigri, à mon égard, son caractère si débonnaire autrefois.

"Elle me traite maintenant en peuple conquis. Elle m'exprime ses volontés sur le ton d'une reine daignant parler à ses humbles sujets. Je n'ose m'insurger, quelque envie que j'en aie, parce qu'avant tout c'est la paix que je veux. Elle le sait et en abuse.... Ah ! si mon amour était moins profond !

"Ma position est à peine tenable, et c'est à vous que je le dois. Je suis maintenant humble et petit, auprès de ma fiancée, que vos maudites excitations semblent avoir grandi à mes dépens. Vous m'avez atteint dans ma dignité d'homme. Je vous prie de croire que je ne vous bénis pas dans mes prières....

"Encore un mot. Vous m'appelez Octave; je me nomme et, par conséquent, je signe

ALFRED."

Voilà qui est carré.—Nous avons accueilli votre indignation. Mais vous avez, cher monsieur Alfred, absolument raté le but que vous visiez. Votre lettre, qui a l'intention de nous être désobligeante, nous a, au contraire, causé le plus sensible plaisir.

Ce n'est pas tous les jours qu'un journaliste, qui écrit sur les mauvaises coutumes, peut se flatter d'avoir converti un de ses lecteurs. Or, votre correspondance nous prouve que nous avons eu cette bonne fortune. Sous la forme d'invectives un peu dures, elle constitue le plus beau compliment qu'on pouvait nous adresser.

Quant à votre colère, jeune homme, nous comptons sur le temps pour la faire évanouir. Vous maudissez un médecin qui vous administre des pilules amères destinées à vous guérir : plus tard, vous le bénirez.

Oui, plus tard, lorsque vous serez un homme (car, pour le moment, vous ne nous paraissez être qu'un délicieux gamin) vous presserez la main de celui qui vous aura brusquement retiré de l'abîme par le collet de votre habit. Et si, à l'heure présente, vous lui faites les gros yeux, il sourit paternellement, hausse les épaules et se dit : "C'est bien, j'attendrai !".

Il attendra que vous ayez acquis tous les éléments qui forment l'être humain parvenu à sa virilité parfaite; il attendra que vous possédiez toute votre barbe, jeune imberbe, et que vous ayez déjà pris l'habitude de la tirer pour réfléchir aux exigences de la vie; car c'est là un des signes les plus évidents des méditations profondes. Ceux qui préfèrent [illegible] leur figure se passent la main dans les cheveux; quant aux jeunes [illegible] se caressent le crâne, toujours dans le vain espoir d'y retrouver des cheveux absents....

On dit qu'il faut vingt ans pour faire un homme. Nous devons donc l'être vers la vingt-ème année. Voyons comment nous le sommes, les trois quarts du temps.

On nous a soigneusement élevés; on a développé notre intelligence et mûri notre raison; on nous a nourris des enseignements paternels, auxquels notre mère, dans son amour pour nous, a ajouté ses douces et tendres exhortations : pourquoi tant de tracas ?

C'est afin de nous faire comprendre l'existence, de nous préparer à ses luttes et de nous armer contre ses vicissitudes.

On a voulu nous mettre en mesure de tenir notre place au soleil et de jouer dans l'humanité un rôle utile, entouré de considération.

On a mis dans notre esprit la pensée qui féconde, et dans notre cœur la dignité qui élève et commande l'estime de nos semblables.

Et l'on nous dit : "Maintenant que tu sais distinguer le bien du mal, choisis. Tu auras toute la responsabilité de tes actions, et tu subiras les conséquences de tes fautes; car, nous avons beau nous faire illusion,—jamais le coupable n'échappe au châtiment; si la loi le néglige, la conscience s'en charge."

On nous a dit aussi : "Te voilà homme; tu es en présence d'un vaste horizon qui te représente l'existence terrestre; tu en es au seuil; tu as les lumières nécessaires pour choisir ta voie : c'est à toi de te rendre, par ta sagesse, la destinée propice."

Or, que font les débauchés ? Ils choisissent précisément la route contraire à celle que leur indiquent un père dévoué et une mère aimante. Au lieu de chercher à se rendre la destinée propice, ils font tout pour tenter le sort et se le rendre hostile,—et ils n'y réussissent que trop.

Cette virilité, cette intelligence, cette instruction, qu'ils doivent à la sollicitude des auteurs de leurs jours, ils les jettent dans un même creuset d'infamie, au milieu de ces saturnales qui ont des lendemains hideux, et dont l'être raisonnable ne se souvient qu'avec honte.

Leurs parents, pour les élever, ont sacrifié une partie de leurs ressources et souvent retranché une part essentielle de leur bien-être. Et ces sacrifices, ils les ont consentis en se disant : "Tout cela aidera notre fils à gagner sa vie et à nous faire honneur par ses qualités d'esprit cultivé."

Eh bien, non ! Le but, voulu ou inconscient, de votre fils, ce n'est pas de gagner sa vie, c'est de vous faire dépenser pour payer ses folies tout ce qui vous reste, après vous avoir déshonorés,—s'il ne sait pas résister à la dangereuse tyrannie des passions.

Quant à ses qualités d'esprit cultivé, il les prostitue au sein des jouissances bestiales, dans les bas-fonds bourbeux des orgies à peine acceptées par la plus ignoble et la plus ignorante crapule.

Mais, pour un [illegible]vérti, c'est peut-être un peu trop de sombre morale. Nous allons revenir, cher Alfred, à votre cas particulier.

Vous regrettez, enfant terrible, que nous vous ayons arraché "à vos douces habitudes." Vous allez voir que vous devriez, au contraire, vous en féliciter.

Vous aimez votre fiancée, évidemment; vous donnez même de votre amour une preuve irréfutable. Or, si vous l'aimez, vous aspirez certainement à la rendre heureuse lorsqu'elle sera votre femme et à la voir entourée de tout le confort de la classe aisée. Croyez-vous qu'il soit trop tôt pour commencer à songer à votre nid, nous voulons dire à votre intérieur conjugal ? Quand nous disons "songer," nous voulons dire se préparer à la dépense.

Et lorsque vous aurez pourvu à ce détail important, vous ne devrez pas, non plus, négliger d'assurer des ressources pour l'entretien du ménage. Grosse affaire ! car vous voudrez, à coup sûr, avoir un train de maison qui donne de vos moyens une idée très avantageuse. Vous ne seriez pas Créole sans cela.

Pour tenir votre rang dans la bonne société, il faudra non seulement des meubles luxueux, mais aussi des vêtements à la dernière mode, des bijoux, une table de gourmet, une cave opulente et des appartements de réception. Tous ces éléments de popularité coûtent cher.

Voilà vos devoirs d'époux. Un peu plus tard vous incomberont vos devoirs de père.

Vous espérez—et nous aussi—que le ciel vous accordera des enfants,—beaucoup même, si chez vous se reproduit l'exemple des familles créoles qui se font, à juste titre, une gloire d'avoir leurs foyers bien peuplés de chérubins des deux sexes.

Eh bien ! Il faudra songer à leur éducation, et d'avance réunir dans ce but les économies nécessaires,—ce qui n'est pas une même besogne—à moins que vous n'ayez trouvé la fortune au berceau, auquel cas nous vous dirons : "Gardez-la soigneusement ! Ne la jetez pas aux ogresses qui dévorent la substance des familles !"

Vous savez que, selon la coutume, votre femme n'aura pas de dot, et que sa part, si elle en a, ne lui reviendra qu'après la mort de ses parents, de la succession paternelle. Vous ne pouvez donc compter, pour l'entretien de votre maison, que sur vos propres efforts.... Avez-vous réfléchi à cette éventualité ? Vous êtes-vous tâté le pouls pour voir si vous étiez de force à remplir cette fonction très honorable, mais souvent difficile ?

Si, comme il y a lieu de le croire, toutes ces préoccupations vous absorbent, on se demande comment vous pourriez penser à des plaisirs qui vous enlèvent, avec vos ressources, la vigueur nécessaire pour les renouveler.

Le mariage, voyez-vous, est une institution sérieuse qui change les aspects de la vie. Pour être véritablement un homme, il faut être père de famille et avoir charge d'âmes. Alors on sent ce qu'il y a de grave dans l'existence.

Et pour se préparer à cet état, qui est le but que nous indique la nature, il n'est pas trop tôt de s'y prendre dès la première jeunesse et de mettre à profit l'âge des fraîches conceptions, des élans vigoureux et des énergiques volontés.

On s'improvise pas les situations financières. On n'assure pas, non plus, sans beaucoup d'argent l'aisance des siens. Vous ne voudrez pas vous laisser prendre au dépourvu et commencer par de douloureux embarras votre carrière conjugale.

Vous avez dû souvent remarquer des jeunes mariés, le front couvert de soucis, la tête penchée, les traits pâles et maigres; et vous vous êtes peut-être demandé si c'était là le genre de bonheur que l'on trouve dans le mariage.

Le secret de ces tristesses insolites, le voici : ces jeunes gens, au lieu de songer, en vue de l'avenir, à l'épargne, ont gaspillé dans leur vie de garçon, à la foie, leur fortune et leur santé. Ils sont entrés en ménage dépourvus des conditions qui devaient en faire la joie. De là, cette mélancolie qui les mine.

Ils vous montrent comment il ne faut pas faire et, sans rien dire, vous engagent à ne pas les imiter..... Voilà des exemples de nature à vous édifier.....

Soyez sage, vous serez heureux. C'est par ce souhait que nous terminons notre article et, pour vous prouver notre désintéressement, nous vous dispensons de nous inviter à votre noce.

FRANÇOIS TUJAGUE.

SONNETS DES DUNES.

ISOLEMENT.

Muse, pourquoi viens-tu troubler ma solitude?..
J'étais las et j'ai foi sur ces sommets bruneux,
J'ai cherché pour mon âme un peu de quiétude,
Un peu d'isolement pour mon cœur anxieux.

Le murmure des flots berçait ma lassitude,
La brise chuchotait des sons harmonieux,
Et là, seul, oubliant monde, nature, étude,
Je rêvais un doux rêve en regardant les cieux.

Ne sais-tu pas qu'il faut que le poète rêve,
Qu'il faut aux battements de son cœur une [trêve?...
—La mer a son repos, la terre a son réveil!...—

Est-il une retraite où ta voix ne l'atteigne?
Sais-tu que son luth vibre en des nuits sans sommeil
Et qu'il chante parfois lorsque son âme saigne?

"HIGH TIDE."

La mer rugit, houleuse, et, dans des monts d'écume,
Vomit, presque à nos pieds, ses varechs enroulés.
L'eau martèle les bords, le roc lui sert d'enclume,
Et la lame engloutit les "harbors" écroulés.

Le sol semble sombrer dans l'océan qui fume.
La vague monte, monte et les sentiers sablés,
Où nous rêvions, le soir, égarés dans la brume,
S'effrondrent, déchirés par les flots désablés.

De l'onde qui dévore et du roc qui résiste,
Fiers lutteurs acharnés, pas un ne se désiste :
Tels deux taureaux jaloux qu'on ne peut apaiser.

Comme nos cœurs battaient !.... Et ta main repliée
Bien longtemps frissonna, dans la mienne oubliée....
Alors, grisé, je pris à ta lèvre un baiser !

Westhampton Beach, août 1896.

MAURICE LECOMTE.

JOSÉPHINE.

Alexandre Ier à la Malmaison.

...Moi, j'arrose des lieux où se plaît la beauté.
Là, prenant tour à tour vingt formes différentes,
Mes flots se font un jeu d'exprimer dans leurs [cours,
De la charmante Eglé les qualités brillantes,
Et savent toujours plaire en l'imitant toujours.

Ces vers gracieux de l'abbé Delille, "le Florian de Rueil", comme l'appelait M. Lescure, nous reviennent tout naturellement à l'esprit. L'ami de Mme de Moley les écrivit, en effet, à la Malmaison, et moins sans doute en l'honneur du ruisseau qui y coule qu'en l'honneur de la "charmante Eglé", qui s'y venait mirer.

Mais la charmante Eglé ne reconnaîtrait plus la Malmaison, depuis longtemps déjà morcelée et où les herbes poussent à la diable.... Qui se retrouverait, d'ailleurs, en ce lieu de délices où le premier consul venait régulièrement du samedi au lundi travailler à l'ombre des grands arbres ? Bientôt la Malmaison ne sera plus qu'un souvenir, et qui sait si la *résidence consulaire*, comme on disait alors, ne se transformera pas dans un an ou deux en un rendez-vous de coureurs de guinguettes ?

Par une coïncidence qu'il nous plaît de souligner, la vente de la Malmaison était annoncée au moment même où l'on parle de l'arrivée à Paris de Nicolas II.

S'il prenait fantaisie à l'Empereur de s'y rendre en pèlerinage—comme les Français de passage à Moscou vont à la Butte-aux-Moineaux—on exigerait peut-être qu'il montrât patte blanche, comme autrefois la reine Hortense.

Pouvons-nous oublier qu'un autre souverain, l'empereur Alexandre Ier, fit plusieurs fois le voyage de la Malmaison ? On peut même affirmer que ses visites furent la suprême consolation de l'impératrice Joséphine.

* * *

C'était en 1814. Les alliés étaient à Paris. Tous, hâtons-nous de le dire, se rappelèrent l'infortune de l'impératrice. Alexandre Ier, admis à l'honneur de voir Joséphine, se rendit à la Malmaison :

"Je brûlais du désir de vous voir, madame, lui dit-il ; depuis que je suis en France, je n'ai entendu que bénir votre nom. Dans les chaumières comme dans les châteaux, j'ai recueilli des détails sur votre angélique bonté ; et je me fais un plaisir d'apporter à Votre Majesté les bénédictions dont je me suis chargé pour elle."

Après cette visite, l'Impératrice écrivit à Alexandre Ier pour le remercier de ses marques d'attention et aussi pour lui demander de penser à Napoléon Ier, alors à l'île d'Elbe.

"Sire,

"Mon cœur éprouve le besoin de témoigner à Votre Majesté toute ma reconnaissance. Je n'oublierai jamais, qu'à peine arrivée à Paris (car je ne veux pas dire *entrée*), vous avez daigné vous souvenir de moi. Au milieu des malheurs qui affligent ma patrie, ces égards me seraient presque une consolation, s'ils pouvaient s'étendre à une personne qu'il me fut jadis permis de nommer avec orgueil. Vous-même, sire, la nommiez alors avec les expressions d'une auguste amitié. En vous rappelant un sentiment qui fut partagé, c'est vous rappeler à ce que mon souvenir demande. Dans une âme telle que la vôtre, il ne sera jamais effacé."

Le 10 mai, l'empereur Alexandre dîna à la Malmaison. L'Impératrice resta dans le salon malgré les souffrances réelles qu'elle cherchait à combattre. On fit une partie de barres après le dîner, sur une pelouse, devant le palais. Joséphine voulut y prendre part, mais ses forces la trahirent. Elle dut se retirer.

Quelques jours plus tard, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse étaient attendus à la Malmaison, où ils devaient dîner. L'Impératrice étant malade, son médecin, M. Horeau, lui ordonna de rester dans son lit, mais elle déclara qu'elle n'en ferait rien. M. Horeau prévint Mme d'Arberg qui essaya d'obtenir de Joséphine qu'elle ne se levât point.

Mais ce fut en vain. Elle s'habilla et descendit faire les honneurs aux souverains. Elle se mit à table et assista au cercle. Cependant, elle dut bientôt se retirer et charger la reine Hortense de la remplacer.

Le mal ne fit que s'aggraver. Le 25 mai, l'empereur Alexandre lui fit une nouvelle visite. Il la trouva si changée depuis la veille qu'il lui proposa de lui envoyer son médecin particulier. Celui-ci vint, en effet, malgré le refus de l'Impératrice, qui ne voulait pas faire de la peine à M. Horeau, en qui elle avait d'ailleurs pleine confiance. Le médecin d'Alexandre Ier arriva au moment où la reine Hortense se décidait à envoyer chercher un médecin à Paris.

Il examina l'Impératrice et, avant de se retirer, il lui annonça que l'Empereur viendrait prochainement lui demander à dîner. Joséphine le chargea de remercier l'Empereur, disant qu'elle serait heureuse de le voir. Et, en effet, elle s'occupa tout de suite de la réception à faire au souverain.

Hélas ! l'Impératrice était perdue. Alexandre Ier se rendit, comme il l'avait dit, à la Malmaison, et même plutôt qu'il ne l'avait dit, car le rapport de son médecin l'ayant inquiété, il était parti tout de suite. La reine Hortense le reçut et le conduisit chez son frère, où ils décidèrent que l'on cacherait à Joséphine la présence d'Alexandre Ier. Sa fille lui dit que l'Empereur s'était fait excuser et qu'il viendrait un autre jour.

L'empereur de Russie passa le reste de la journée dans la chambre du prince Eugène, et n'en descendit que pour le dîner, qui se fit en compagnie de la reine Hortense.

Alexandre Ier fut admis le lendemain auprès du lit de l'Impératrice. A sa vue Joséphine sembla se trouver mieux. Elle le regarda avec une tendre expression de gratitude. Le prince Eugène et la reine Hortense, à genoux, recevaient la bénédiction de leur mère. Ils ne purent, ni l'un ni l'autre, adresser un mot à l'Empereur, tant ils sanglotaient.

—Au moins, dit alors Joséphine, d'une voix expirante, je mourrai regrettée. J'ai toujours désiré le bonheur de la France. J'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour y contribuer, et je puis vous dire avec vérité, à vous tous qui êtes présents à mes derniers moments, que la première femme de Napoléon n'a jamais fait verser une larme.

Elle mourut quelques heures après. Ses funérailles eurent lieu en grande pompe, à la Malmaison. Alexandre Ier avait fait annoncer qu'il y assisterait, mais l'état de santé du prince Eugène ne lui ayant pas permis de le faire, l'Empereur se fit représenter par le général Sacken.....

A un an de là, Napoléon Ier, revenu de l'île d'Elbe, vint se recueillir à la Malmaison, où la reine Hortense le reçut. Tous deux parcoururent les allées du parc, que la chère morte avait tant de fois foulées. Après le déjeuner, au sortir de table, il se premena un instant dans les galeries. Puis, il voulut pénétrer dans la chambre où Joséphine avait rendu son âme à Dieu. La reine Hortense s'apprêtait à le suivre, mais d'un geste il l'arrêta. Que se passa-t-il là ? Quand il rejoignit la Reine, les yeux de l'Empereur étaient encore humides de grosses larmes qu'il avait dû verser sur le lit de mort de Joséphine.

Enfin en 1815, après Waterloo, c'est encore à la Malmaison que Napoléon Ier tint à sa recueillir. De cette résidence sont datés ses derniers adieux à la Grande Armée. A ce moment déjà il "sentait" bien que Marie-Louise ne le rejoindrait pas en exil, quelque lieu qu'on lui assignât.

Un modeste monument, dans le parc, a été élevé par des mains pieuses à la place même où le 29 juin 1815, à quatre heures de l'après-midi, Napoléon Ier s'arrêta pour recevoir de la reine un dernier et touchant témoignage de son dévouement filial et de sa royale pauvreté : un collier de diamant, ressource de l'exil. C'est là la première station du calvaire de Sainte-Hélène.

....Le château tombe en ruines et le parc est destiné à disparaître. Il ne restera plus ici que le ruisseau de la Malmaison qui faisait dire à l'abbé Delille, évoquant le souvenir gracieux de Mme du Moley :

J'aime à répéter dans mes vers,
L'azur des cieux, les fleurs de mon village,
Et la verdure des berceaux :
Mais j'aime cent fois mieux réfléchir son image.

TROUBLES PSYCHIQUES.

Un savant a étudié, pendant son séjour en Indo-Chine, les troubles psychiques des fumeurs d'opium.

L'opium fumé cause des troubles très différents de l'opium absorbé par les voies digestives; la littérature médicale s'est jusqu'à présent contentée de lieux communs répétés sans cesse ou d'opinions qui ne s'appliquent en réalité qu'à l'opiomane à la dernière période, aussi inexactes que si, dans l'étude de l'alcool, on ne voyait que l'alcoolique délirant.

L'opium fumé cause d'abord une excitation de la mémoire dont la conséquence est un bavardage avec persistance complète de la netteté des idées. Le haschich, au contraire, excite à tel point la production des idées que celles-ci n'ont pas eu le temps d'être exprimées que d'autres les ont déjà remplacées, causant ainsi un délire plus apparent que réel, analogue peut-être à celui de l'excitation maniaque.

Quand le fumeur parle ou écrit, agit en un mot, il présente une certaine excitation de la mémoire et de l'activité; quand il pense, lit ou écoute, l'attention est très faible, une rêverie distraite survient rapidement presque sans pensée; il en résulte que, si la mémoire d'émission peut être excitée, celle d'acquisition est presque annihilée : la vie du fumeur lui laisse très peu de souvenirs.

L'opium produit une hypéresthésie générale facile à vérifier et qui, enlevant la sensation de fatigue morale ou physique, peut être l'origine d'une activité factice. L'opium et le haschich, à l'état aigu, empêchent à la fois le sommeil naturel et l'hypnose; dans l'état de besoin ils les favorisent. Tous deux en tout temps, le haschich surtout, augmentent la suggestibilité.

Les troubles de la nutrition générale chez le fumeur sont dus principalement à la perte de l'appétit et au manque de sommeil; la cachexie survenant le met à la merci de la première lésion organique et la mort survient en général par diarrhée ou dysenterie, l'intestin habitué à la constipation ne pouvant résister à l'infection.

Au point de vue médico-légal, l'opium n'entre en rien dans la criminalité. Poison psychique, il contribue comme tous ces derniers à dégénérer la race humaine, mais sa nocivitité ne le classe que loin après l'alcool.

PENSÉES.

Les voyageurs sont les livres des convalescents; ils bercent doucement le lecteur.

Un romancier est un historien des gens qui n'ont pas d'histoire.

Il n'y a pas un philosophe qui ait résisté au mal de dents, bien que tous aient écrit de belles dissertations sur le mépris de la douleur.

Ce que nous aimons dans nos amis d'enfance, c'est le souvenir de notre jeunesse.

LES Jolies Femmes —DU— SIECLE.

—Suite—

Plus illustre encore et peut être aussi plus belle par le rayonnement de son génie, George Sand a laissé de sa beauté un impérissable souvenir par l'amour qu'elle inspira à un poète et à un musicien également immortels, Alfred de Musset et Frédéric Chopin. Cette beauté, nous en trouvons le témoignage dans ces lignes d'un contemporain de sa jeunesse :

"Elle est belle, en vérité : un noble front qui porte l'empreinte de la souffrance et du génie, des yeux pleins d'âme, des cheveux flottants, des traits caractéristiques la distinguent entre toutes. Nous pouvons bien vous parler de sa figure, car George Sand, malgré son mâle talent, est restée femme par la coquetterie : quelques-uns de nos amis l'ont vue cueillir des fleurs des bois à l'ombre de ses grands chênes, pour les mêler aux touffes de ses cheveux noirs et en saisir l'effet dans le miroir troublé du ruisseau."

A côté de Delphine de Girardin et de George Sand, Mme Victor Hugo brilla de l'éclat d'un charme que le poète dont elle porte le grand nom a lui-même attesté par ces vers des *Contemplations :*

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la : c'est elle.
La sœur visible aux yeux de mon âme immortelle.
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon secours.
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle la vertu sur ma tête penchée.
La figure d'albâtre en ma maison cachée !

Comment, dans cette galerie de femmes célèbres par leur beauté, ne pas réserver une place à celle dont le type, fait de charme mélancolique et de morbide langueur, a été immortalisée par l'œuvre, la plus poignante peut-être, de l'illustre dramaturge qui vient de mourir. Alexandre Dumas fils a ainsi dépeint la Dame aux Camélias :

"Dans un ovale d'une grâce indescriptible, mettez des yeux noirs surmonté d'un sourcil d'un arc si pur qu'il semblait peint; voilez ces yeux de grands cils, qui, lorsqu'ils s'abaissaient, jetaient de l'ombre sur la teint rose de ses joues; tracez un nez fin, droit, spirituel, aux narines un peu ouvertes par une aspiration ardente vers la vie sensuelle; dessinez une bouche régulière dont les lèvres s'ouvraient gracieusement sur des dents blanches comme les pourrait colorer le pinceau de ce velouté qui colore la pêche nul n'a touchée, et vous aurez l'ensemble de cette charmante tête. Les cheveux noirs comme du jais, ondés naturellement ou non, s'ouvraient sur le front en deux larges bandeaux, et se perdaient derrière la tête, en laissant voir un bout des oreilles."

* * *

Pour terminer cette galerie, nous ne saurions mieux faire que de donner la description des deux salons qui furent, au milieu de ce siècle, comme le rendez-vous par excellence du Paris élégant et distingué où la beauté de la femme régnait en souveraine : le salon de la princesse de Belgiojoso et celui de la comtesse Le Hon.

Arsène Houssaye nous a raconté, avec infiniment d'esprit, sa première soirée chez la princesse de Belgiojoso :

"Un soir, nous allâmes, Théo et moi, chez une vraie princesse de contes de fées.

"Parmi les figures qui m'ont laissé une vive empreinte, celle de la princesse de Belgiojoso frappait tout le monde par sa pâleur byzantine, ses cheveux noirs en ailes de corbeau, ses beaux yeux lumineux, —grandes fenêtres sur la façade d'un petit palais. Quelques-uns disaient : "Belle et joyeuse, parce qu'elle n'est ni belle ni joyeuse." Joyeuse, point, mais belle à coup sûr pour tous ceux qui voyaient par les yeux de l'art. Mme de Girardin était la dixième Muse, mais la princesse de Belgiojoso était la Muse romantique. Alfred de Musset y perdit sa seconde jeunesse.

"Grande, souple, svelte, elle avait le visage d'un dessin idéal; nez courbé, légèrement aquilin, narines mobiles et passionnées, bouche gourmande aux lèvres provocantes La princesse ne vivait pas à Paris dans le mobilier à la mode de 1830, c'est-à-dire dans le pur acajou de Lamartine; elle avait un salon tendu de velours noir émaillé d'étoiles d'argent, vraie chapelle ardente : là méditait cette revenante qui semblait revenue de tout." "Et la chambre à coucher ? me demanda Théo.— Elle n'en a pas, lui répondis-je. Elle se met tous les soirs dans son tombeau avec les cœurs qui ont battu pour elle."

C'est encore à Arsène Houssaye que nous empruntons un dernier portrait, celui de la comtesse Le Hon :

"La comtesse Le Hon vint à Paris, belle comme Hérodiade. Elle enchaîna dans ses cheveux blonds tout rayonnants les dieux et les lionnes du jour. Elle fut l'étoile.... Les vraies reines de France sont les femmes qui règnent par droit de conquête et non par droit de naissance. Il n'a fallu à Madame Le Hon qu'un regard et un sourire pour enchaîner le tout Paris de 1832. Mais ce regard et ce sourire étaient la magie d'une adorable figure selon l'idéal de ce temps-là, quand Dubuffe annonçait Winterhalter."

Ainsi, en dépit de l'intinct prosaïque et positif que ses détracteurs lui prêtent, notre siècle, comme ceux que les Aspasie, les Cléopâtre, les Diane de Poitiers, les Montespan et les Dubarry illuminèrent de leur sourire, apparaît comme séduit et conquis par le charme, sous la puissance duquel la femme a, de tout temps, tenu le monde.

—FIN—

Edison pressenti par Gautier.

Théophile Gautier dont il est question de publier au complet les feuilletons de critique et la correspondance, n'était pas seulement un admirable écrivain. Il a pressenti la plupart des grandes découvertes de notre temps, notamment le phonographe :

Un jour, peut-être, écrivait il, lorsque la critique perfectionnée par le progrès universel aura à sa disposition des moyens de notation sténographique pour livrer toutes les nuances du jeu d'un acteur, n'aura-t-on plus à regretter tout le génie dépensé au théâtre en pure perte pour les absents et pour la prospérité. De même qu'on a forcé la lumière à moirer d'images une plaque polie, l'on parviendra à faire recevoir et garder, par une matière plus sensible encore et plus subtile que l'iode, les ondulations de la sonorité et à conserver ainsi l'exécution d'un air de Mario, d'une strade de Mlle Rachel ou d'un *couplet* de Frédérick Lemaître. On conserverait de la sorte, suspendues à la muraille, la *Serenata* de Don Pasquale, les imprécations de Camille, les déclarations d'amour de Ruy Blas, daguerréotypées un soir où l'artiste était en verve.

Edison pressenti par Gautier ! Ces lignes prophétiques font partie d'un portrait de Mlle Mars publié dans la *Presse* du 24 mai 1847.

---

sé un chapeau de jardin en étoffe blanche qui auréolait sa tête d'un nimbe lumineux et éclatant.

—Qui est-elle ? se demandait Botrel.

Soudain sa mémoire répondit à la question qu'il se posait.

A la ressemblance de la nouvelle venue avec Ursule, ressemblance criante qui dans la fille lui rappelait la mère, cette Ursule qu'il avait tant aimée, il venait de deviner Aline Leclerc.

Il ne l'attendait pas ce jour-là, et certes elle était à cette minute bien éloignée de sa pensée.

Il tomba donc des nues en la voyant devant lui, alors qu'il la croyait à Paris.

Il se leva, déposa dans l'herbe sa ligne retirée de l'eau et alla au-devant d'Aline, souriant et saluant, les yeux écarquillés par la surprise.

—Vous ici, mademoiselle, dit-il.

—Vous voyez, monsieur Botrel, répondit-elle. Je suis arrivée dans la soirée d'hier à une heure trop avancée pour qu'il me fût possible de venir vous trouver. Mais ce matin, dès mon réveil, j'ai songé à vous, et après avoir embrassé ma chère Annette, j'ai voulu me rendre ici.

—Vous ne m'oubliez donc pas ? fit Botrel attendri.

—Vous oublier ! vous un des meilleurs amis de ma mère, un des plus chers ! Non, monsieur le sergent, je ne vous oublie pas. J'ai pour vous des sentiments tout pareils à ceux que vous lui aviez inspirés.

—Cela complète votre ressemblance avec elle; car plus vous allez et plus vous lui ressemblez, n'est-ce pas, Annette ? demanda Botrel à la sœur de Frédéric qui écoutait en silence.

—Oui, c'est tout le portrait de notre Ursule, je l'ai dit souvent, répondit Mlle Bertin.

—Etes-vous arrivée seule ou votre père vous a-t-il accompagnée ? reprit Botrel.

—Mon père ne pouvait quitter Paris en ce moment. Je suis venue seule avec une femme de chambre.

—Est-ce pour nous rester longtemps ?

—Si j'étais libre, ce serait pour toujours.

—Pour toujours ! vous abandonneriez votre beau Paris ?

—Oh ! Paris ! je l'ai en horreur. Je voudrais n'y plus retourner jamais.

Ce fut dit d'un accent où se révélait si clairement un excès de tristesse et de lassitude que Botrel comprit qu'en interrogeant la jeune fille, il venait de toucher à quelque blessure cachée et d'éveiller une peine secrète.

Son premier mouvement fut tout de discrétion et de réserve; il n'osait pousser plus loin son interrogatoire bien qu'il ne s'inspirât que de sa naturelle sollicitude pour l'enfant d'Ursule et de Frédéric.

Mais cette sollicitude maintenant excitée l'entraînait comme malgré lui :

—Vous êtes donc malheureuse à Paris ? s'écria-t-il.

Elle baissait la tête sans répondre.

Tout étonné, il la regarda.

Puis ses yeux se portèrent sur Annette.

—Oui, elle est malheureuse là-bas, dit celle-ci et elle s'est réfugiée auprès de nous.

—Que se passe-t-il donc ? demanda le vieillard. Il faut tout me confesser, mademoiselle. Vous ne devez rien me cacher. Votre pauvre mère en mourant vous confia à Annette et à moi. C'est nous qu'elle chargea de vous assister dans la vie.

—C'est parce que je le sais que je suis venue vous trouver, mes amis, soupira Aline.

—Alors, apprenez-moi bien vite ce qui vous afflige.

—Dis le-lui, Annette. Il doit tout savoir lui aussi.

—Oui, oui, parlez, Annette, supplia Botrel, qui se redressait comme pour faire tête à des ennemis invisibles qu'il accusait déjà du malheur d'Aline.

—Elle allait épouser un jeune homme qu'elle a choisi et qu'elle chérit quand son père qui avait d'abord consenti à ce mariage a brusquement changé d'avis. Il veut maintenant la contraindre à épouser un Américain qu'elle hait et qu'elle méprise.

—Vous contraindre ! Pourquoi ?

C'est Aline qu'il interrogeait; mais ce fut encore Annette qui répondit :

—Parce que le triste sire qu'il entend imposer à sa fille, est le frère d'une femme pour laquelle il a conçu une folle passion et qui, forte de l'ascendant qu'elle exerce sur lui, exige ce mariage.

—Il vous sacrifie donc à cette femme, fit Botrel avec emportement. Mais c'est abominable !

—C'est abominable, mais c'est vrai murmura Aline confirmant ainsi ce que venait de raconter Annette. Quant à moi, monsieur Botrel, résolue à me soustraire coûte que coûte au sort qu'on veut me faire, j'ai cherché à gagner du temps. J'ai feint d'être disposée à me soumettre, mais d'avoir besoin de m'y préparer dans le recueillement et la retraite. Sous ce prétexte, j'ai obtenu de mon père la permission de venir ici. Il croit qu'au bout de quelques jours, je rentrerai à Paris, convaincue, résignée, prête à lui obéir. Il se trompe. Je ne retournerai auprès de lui que s'il me laisse me marier à mon gré. Je vais le lui écrire.

—Mais s'il refuse ?

—Alors, j'attendrai ici qu'il soit revenu à d'autres idées.... et s'il voulait me contraindre, je me mettrais sous la protection d'Annette, sous la votre, sergent. Je suis décidée à tout, même à fuir la maison de mon père, plutôt que d'épouser son protégé.

Aline avait fait cette déclaration d'un accent où se révélait une énergie au-dessus de son âge, soulignant sa parole d'un geste où s'affirmait une volonté indomptable.

—Nous te protégerons, ma chérie, dit Annette entraînée par l'exemple, et dussions-nous livrer bataille pour te défendre....

Botrel l'interrompit :

—Ce ne sera pas nécessaire, fit-il, avec une fermeté calme. Je verrai votre père, je lui parlerai et il cédera.

—Comment pouvez-vous le supposer sergent ? demanda Annette.

—J'ai un moyen sûr de vaincre sa résistance.

Aline ne put retenir un mouvement de surprise.

Dans le langage de Botrel, elle retrouvait celui de Georges qui lui aussi s'était flatté de l'espoir d'obliger Célestin à céder.

Le moyen auquel faisait allusion Botrel était-il le même que celui dont Georges avait parlé ?

Elle interrogea le sergent.

—C'est mon secret, fit Botrel d'un air de mystère.

—Vous avez un secret pour nous ?

—Je ne puis vous le révéler aujourd'hui. Toutefois, soyez sans crainte, mademoiselle. Vous épouserez le jeune homme que vous aimez.

Il songeait lui